

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 2

Artikel: Le misogyne
Autor: H.W.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206629>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

FAVEY, GROGNUZ ET L'ASSESSEUR

Récit complet des aventures de trois bons Vaudois

PAR

LOUIS MONNET

Illustrations de Déverin, de Ralph et de
J.-H. Rosen.

(NOUVELLE ÉDITION)

En vente au Bureau du *Conteur Vaudois* et
dans toutes les librairies. (Prix : fr. 2,50.)

MIETTES DE FIN D'ANNÉE

La vitrine.

UN Noël lamentable... Quatre heures à peine, et déjà la nuit ; de la pluie très fine ou du brouillard, on ne sait plus au juste ; un pavé gras qui glisse à la semelle, et les petits trams passent, impatients à jeter leurs coups de cloche dans la rue voilée de tristesse...

Ils sont là, les trois, qui se sont arrêtés devant la vitrine... Comme ils sont ternes et sales avec résignation, et que c'est tout juste si la chemise ne flotte pas à bâbord ou à tribord de la petite culotte, ils ont choisi la plus grande, la plus blonde, la plus lumineuse!... L'aîné, qui portait son dernier sur le dos avec cette fraternité consciente et protectrice qu'ils ont à trimballer leurs cadets, lâche la paire de petites jambes, et l'autre glisse jusqu'à s'asseoir sur le trottoir humide...

Et les voilà, les trois, les yeux écarquillés déjà, et s'empâtant de la fantastique vision, où — comme des étoiles éblouissantes à regarder — les lampes électriques flambent sur les jouets vernis, les locomotives émotionnantes, les guignols faraimeux, les soldats prêts à la revue, les dirigeables infatigables à tourner en rond, comme des libellules attachées...

Mais surtout, astiquées et reluisantes, avec la place pour le charbon, les roues hautes, le petit piston qui dépasse, prêt au va et vient mystérieux, et les tampons... et la cheminée qui s'évase et va cracher la belle fumée... et les wagonnets attachés, qui courront sur les petits rails de ferblanc... et tout le mystérieux, évoquant les choses compliquées et les départs... et les contrées inconnues et vagues comme du rêve...

Tout cela les arrête, les fascine, agrandit leurs yeux de petits pauvres qui n'ont jamais roulé que sur leurs jambes...

Et l'un d'eux, grave, penché sur la vitrine si proche... et si lointaine, demande au cadet, avec cette philosophie résignée, ce conditionnel puéril, plus grand que toutes les résignations, plus profond que toutes les philosophies, — en pointant un index douteux vers l'irréalisable : « Laquelle que t'aimerais, toi? »

*

Impression cinématographique.

Une ville de province. La salle bondée, chauffée, et presque bleue de la fumée des ci-

gares et des pipes... Au parterre, un moutonnement confus de têtes... Aux galeries, du peuple, — plus que du peuple : du populo — et les soldats de la garnison. Et sous le grand écran de toile blanche, la silhouette gesticulante du chef d'orchestre, qui rattrappe les « bois », calme les violons qui tricotent furieusement, relève la contrebasse qui trébuche et calme l'ardeur de la grosse caisse.

Tout à coup, la nuit : — et la clarté aveuglante qui bondit sur la toile du fond ; l'histoire se déroule... courroux, fausse tendresse, alerte, chevauchées, guet-à-pens... et les deux frêles silhouettes aux jambes fines et longues, poussées brutalement au cachot... ce sont les enfants d'Edouard, avec leurs profils tendres de filles délicates... Par deux fois déjà, Gloucester, doit quitter l'écran, salué d'un vigoureux coup de sifflet... Là-haut, aux galeries, ça bouillonne ferme, dans les têtes tendues, qui se congestionnent...

Pourtant, on respire... les petits princes ont glissé sans encombre le long des draps noués aux barreaux sinistres... des applaudissements crépient... Mais brutalement, comme par la main d'un oiseleur cruel, les enfants terrassés et saisis, sont rejetés dans la tour...

Ils ont penché l'un vers l'autre leurs têtes frêles, lourdes de désespoir et de sommeil... Et voici que les larges serrures ont grincé... doucement la porte tourne... Gloucester, le récidive, — suivi de deux âmes damnées, — tordu, grimaçant, a bondi sur les innocents... Les mains, sur les frêles coups d'oiseaux, se sont attachées, agrippées, nouées... et les têtes aux doux et longs cheveux se penchent lentement sur les coquilles blanches...

Alors, de là-haut, du milieu haletant et surchauffé où monte la fumée bleue des cigares et des pipes, comme un poing de menace tendu vers le traître, une voix jaillit par dessus l'émotion de la foule : « Salop ! salop !! »

Nancy, décembre 1909.

PIERRE ALIN.

Sens devant derrière. — Un médecin de campagne avait prescrit à l'un de ses malades un clystère et des pilules.

Huit jours après, il revient voir comment se porte son client :

— Oh ! ma foi, mossieu le docteur, pou ce qui est du boire, ça est encore bien allé, on a l'habitude, n'est-ce pas ; mais quant à ces tonnerres de boulettes, c'était le diantre ; sans ma baguette de fusi j'aurais jamais pu y faire !

Le brave homme avait tourné sens devant derrière l'ordonnance du médecin.

CI BAUGRON DÉ BARBOTTET !...

BARBOTTET avai adi des tzecaniés avoué son vezin Rabadzouïe pô onna affèrè dé mi-toyen. Apri que sé furant prau insurta, sé san einvouï d'au papai timbrâ et la fallhu marzi ein tribunat.

L'affairé l'arai prau pu s'arreindzi, mà Bar-

bottet que l'avai onna fîta d'allemand ne volliave pas ouré parlâ d'arreindzemeint.

— Adan, que l'ei fâ son n'avocat, ye fudrey allâ ein tribunat ; ma ne vo catzou pas que l'est vos que vos ai tî les torts et que Rabadzouïe vao gagni lou procès.

— Ah ! que fâ Barbottet apri ava réfléchi on momenet, creidé vo que ne faré pas bein d'einvouï on boutefa aux dzudzous ?

— Imbécilou, que l'ei dit l'avocat, vo sarai sâ d'etre eisfonça, battu à pliata cotoura.

— Bon, bon, que baragouinè Barbottet, on vao prau véré !

Hout dzos apris, lou tribunat décidè chu ça question et Barbottet gagnai tot ! Son avocat que n'étai pas on tant ferrâ et que n'avei pas choveint de l'aovratzou, ne l'ai compregna gotta, vu que l'avai adi perdu ti les procès et les tsecagnès que l'avai zu à retorna (et lou nombrôu ein etai petit) demandé à son client coumeint cei s'eteté fê :

— Eh bein, que l'ei ripousté Barbottet, vo veydé bein que mes boutefas l'an pu ôquié ; ne creyé pas que l'avan atan dè vertus.

— Coumeint, misérabliou, vos ai ôsa les einvouïs ?

— Mâ bein sâ, que répond Barbottet, seulement les ai expédyi au nom de Rabadzouïe, mon vezin, et se yè perdu mes boutefas, yè gagni mon procès, ein sorta que m'ein su teri enco à bon martzi...

LE MISOGYNE

Les cheveux d'un châtain plutôt ardent, la taille moyenne, d'une maigreur qu'il appelle distinguée, les yeux brillant d'intelligence, vis, mais très pondéré dans ses mouvements par une tension de volonté continue, tel est Emile. Tout le monde connaît Emile, mais personne ne connaît le tréfonds de sa pensée.

C'est par un escalier extérieur à la rampe ajourée, autour de laquelle s'enroulent les clématis et la vigne vierge, qu'il grimpe au premier étage de sa maisonnette ; car il a condamné les portes du rez-de-chaussée, il les a murées à hauteur d'homme à la suite d'un grand chagrin d'amour, il y aura vingt ans aujourd'hui même. Depuis ce jour, à jamais mémorable dans les fastes de son existence, Emile déteste les femmes.

— Emile Chandelard est un *misogyne*, a déclaré gravement le pasteur aux cheveux blancs à huit dames blondes, brunes et argentées, qui viennent chaque jeudi après-midi en son presbytère faire des travaux de couture pour les pauvres de la paroisse.

— Misogyne, cela veut dire : ennemi de la femme, a traduit le très séduisant docteur Phylogyne, en savourant sa tasse de thé aux odeurs délicieuses, subtiles et troublantes du foin fraîchement coupé.

Ce qualificatif est resté à Emile, ou mieux il lui a été décerné par un accord tacite, comme un brevet de sécurité absolue, un bouclier d'inviolable vertu.

Il parle à toutes les femmes, et les maris les plus farouches ne s'en montrent point jaloux ; pourquoi le seraient-ils, puisqu'il est misogyne ? Il ramène la paix dans les ménages désunis, il renoue les fiançailles stupidement brisées — mon gendre tout est rompu — il fait de jolis mariages d'amour et de raison.

Ce matin, Emile vient de cueillir dans son jardin une superbe gerbe de dahlias, de chrysanthèmes et des dernières roses. Et il marche, gaillard, sous un ciel bleu d'automne qui ceignent des nuages blancs formant les gradins d'un cirque gigantesque. Plus près de lui et aussi très loin, c'est le grand lac démonté, c'est la houle furieuse qui déferle, s'acharne, s'apaise peu à peu et rugit à nouveau. Ce sont des vagues de feuilles mortes qui s'abattent en tourbillonnant parmi les routes, sur les prés, dans les ruisseaux en une incomparable mélodie jouée par les archets sublimes que sont les branches des chênes et des noyers qui s'enlacent et se désenlacent, par les flûtes plaintives et langoureuses qui chantent dans les ramures, les roseaux et les saules, selon le caprice du vent.

Emile s'en va pensif au milieu de cette harmonie de la nature dont il écoute, en respirant à pleins poumons, toute la beauté mélancolique et la majestueuse grandeur...

A plus de cinquante mètres de la maison de Cyprien — dit le Polonais —, il perçoit les cris emportés d'Ambroisie, la femme de Cyprien.

— Heureux veinard, se dit-il, en serrant son bouquet contre son cœur.

Et, sans heurter, il entre chez le Polonais.

— Bonjour à tout le monde, dit Emile cordialement. C'est aujourd'hui le vingtième anniversaire de votre mariage et je viens vous en complimenter, ajoute-t-il, en présentant à Ambroisie son énorme botte de fleurs.

Les traits d'Ambroisie, encore belle, se rassérènent aussitôt et son mari, impassible, tendit à Emile une main vigoureuse.

— Voilà qui est galant, fit gentiment Ambroisie en admirant le splendide bouquet. Ah! si j'avais su!... Et un gros soupir gonfla sa poitrine de déesse Pomone.

— Je parie, dit Cyprien, que tu l'as entendue crier depuis chez toi, et c'est même ce qui t'aura rappelé l'anniversaire... en question.

— N'exagère pas. A peine un léger murmure en approchant; j'ai cru, parbleu! que vous reviviez votre premier jour de noces et que l'amour...

— Ne m'en parlez jamais, interrompit brusquement Ambroisie.

— Parlons-en, au contraire, car je ne suis venu que pour parler d'amour, assura gaiement le misogynie.

— Et moi, je vais chercher une vieille bouteille, philosopha le Polonais, disparaissant dans la trappe ouvrant sur la cave.

Emile s'est assis et a bourré sa pipe, ce qui remplit d'aise la belle Ambroisie — car chacun sait que lorsque le misogynie bourse sa pipe, c'est qu'il est de bonne humeur, et s'il l'allume, oh! alors, c'est le soleil dans la maison.

— Et dire qu'on m'a poussée à ce mariage pour une simple question d'argent, gémit Ambroisie, tandis que vous m'aimiez, je le sais bien, et que je...

— Laissons le passé au passé, il est mort. Il est heureux qu'il en ait été ainsi, Ambroisie. Qu'auriez-vous fait d'un misogynie?

— Je l'aurais démisogyné! et les yeux clairs d'Ambroisie pétillent de malice.

— Non, réplique Emile gravement, non. Nous n'étions pas nés l'un pour l'autre. Votre mari, lui, est un bel homme; demandez-le plutôt aux autres femmes qui ne l'appellent que: le beau Cyprien. D'ailleurs, je ne suis qu'un gringalet à côté de vous.

— Oh! Emile, n'allez pas dire du mal de vous, autrement gare!

— Mais vous, Ambroisie, qui pourriez être si bonne, si douce, sans votre entêtement de mulet...

— Merci!

— Votre caractère emporté, fougueux, bizarre...

— Emile!

— Parfaitement. Grâce à votre caractère détestable...

— Mossieu!!

— Vous avez amené la désunion dans ce qui aurait dû être le plus joli ménage de Pompadou et autres lieux.

— C'est trop fort!! Hors d'ici, et vite, affreux misogynie, freluquet de malheur! Et n'y revenez pas.

Le vent, le froid et les feuilles s'engouffrent par rafales dans la porte qu'Ambroisie tient grande ouverte, un balai à la main.

Qui comprendra jamais la magie des choses et d'une réputation?

Emile s'est rapproché du feu et, tranquillement, il allume sa pipe dont les volutes bleutées montent et s'élargissent. Il a allumé sa pipe! Qu'est-ce que cela veut dire? Et Ambroisie, que la froidure, les feuilles desséchées et surtout la bienheureuse pipe avaient soudain calmée, referma l'huiss très doucement et vint, curieuse et presque craintive, s'asseoir près de l'âtre éclairant où flambaient et crépitaient les vieux céps verts de mousse et les sarments de la noble vigne.

— Quel mauvais temps! hasarda-t-elle, pour dire quelque chose.

— Quand il fait mauvais temps, je dis, moi: vive le mauvais temps! fit Emile d'une voix éclatante en se levant la pipe au poing. Et quand il fait de la pluie, je dis: vive la pluie! Et quand il fait colère, je dis: vive la colère! Et quand il fait soleil, je dis: vive le beau soleil!

— Voilà qui est parlé, s'exclama derrière eux le Polonais, qui était remonté de sa cave. C'est la seule politesse du bonheur avec un doigt de ce vieux vin à l'occasion.

Emile sut si bien dire et bien faire que les époux d'il y a vingt ans paraissaient apprendre seulement à se connaître. Ils marchaient de surprise en surprise, se découvrant mutuellement des qualités, des accomplissements jusqu'alors insoupçonnés.

— Oh! que de temps perdu, mon Cyprien! murmura languissamment Ambroisie, abandonnant ses mains à l'élu de son cœur.

— Comme nous allons le rattraper, ma belle chrétie! Nous allons mettre les bouchées doubles, mon Ambroisinet, et même sans plus tarder, affirma Cyprien, les yeux tout énamourés.

Le misogynie, jugeant que sa présence devenait préférable autre part, s'esquiva adroitement.

— Espérons que cela durera, confia notre Emile aux oiseaux de la route, mais pourtant, Cyprien, je crois que tu m'as rendu un immense service. Merci, Cyprien, merci!

H. W.

RENTRÉES TARDIVES !

IL n'y fait pas beau au logis, quand le père Abram rentre tard. Sa femme, qui n'est pas facile, fait du *trahi*, comme il dit. Et ce sont des sermons à perte de vue.

Voulant en finir avec ces interminables jérémiaades, le père Abram, rentrant tard dans la nuit, coupa court à l'avverse qui commençait.

SORTANT de sa poche son carnet, il le tend avec un crayon, à sa femme, et, tout calmement:

— Ecoute, Fanchette, c'est minuit sonné, j'ai pas bien le temps de t'écouter à présent. Tiens, écris-mé ça voir sur mon carnet, et puis je le lirai demain en fumant une pipe.

*

La femme de Jean-Louis à l'assesseur était de la même espèce que celle du père Abram. Elle était quasiment plus méchante encore.

Quand il s'attardait au café, ce pauvre Jean-Louis n'osait ma foi plus rentrer.

— Alo, tu as comme ça peur, Jean-Louis? lui dit un soir un de ses amis qui l'accompagnait jusqu'à sa porte entre minuit et une heure.

— Oh! c'est que je te dis, ma bourgeoisie est terrible. C'est des scies interminables.

— Oh! bien, laisse-mé-voi aller à ta place. On verra bien.

— Non! je te dis, ce sera bien plus pire après.

— Laisse toujou.

Et l'ami de Jean-Louis ouvre la porte, s'en va droit à la chambre à coucher, où l'on ne voyait goutte. Entendant entrer, la femme de ce dernier commence son sermon. L'ami ne dit mot. Ayant, en tâtonnant, trouvé une chaise, il s'assied et fait mine d'enlever ses souliers et de se déshabiller.

Pendant ce temps, le sermon allait toujours bon train. Un vrai moulin à paroles. Et des amabilités à foison.

L'ami continuait de garder un silence prudent.

Peu à peu, le moulin se ralentit, puis se tut. La *care* avait passé.

Très doucement alors, l'ami de Jean-Louis

sortit de la maison, appela ce dernier qui attendait tout tremblant devant la porte, et lui fit:

— Tu peux seulement entrer à présent; elle a tout dit.

LE FIL EST BRULÉ

LES personnes qui ont la mauvaise habitude de lire au lit, quand elles peuvent faire autrement, risquent de s'endormir en laissant leur lampe à pétrole allumée, ce qui risque d'occasionner un incendie. Si c'est une lampe électrique, le danger est moins grand, mais ça fait enfler la note.

Avec une simple bougie, le danger d'incendie est le même qu'avec une lampe, mais il y a un moyen très élémentaire de le prévenir. On peut, sans crainte aucune, s'abandonner au charme somnifère de l'auteur en vogue.

Voici. Ce n'est pas très facile à expliquer, mais nous espérons que vous comprendrez tout de même.

On dresse sur une planchette un fil de fer un peu fort de la longueur de 30 à 35 centimètres. Au tiers de la hauteur, on le contourne en forme de boucle; on fait une seconde boucle aux deux tiers de la hauteur, puis on recourbe en forme de gibet le troisième tiers dont on contourne également l'extrémité en forme de boucle.

On attache alors à l'un des bouts d'un fil à coude un éteignoir de métal. On passe ensuite le fil dans les trois boucles, en commençant par la supérieure, puis, du dernier anneau, le fil est attaché, à une certaine distance de la flamme, à la bougie placée dans un bougeoir posé sur la planchette.

Lorsque la bougie est consumée jusqu'au fil, celui-ci brûle ou cède, et le chapeau tombe brusquement sur la bougie et l'éteint net. On peut calculer la distance où l'on doit attacher le fil, sachant qu'une bougie ordinaire brûle environ deux millimètres en cinq minutes. On peut, du reste, faire des essais pour être fixé sur la durée des bougies qu'on emploie.

Rien de plus simple, vous le voyez. Et avec cette précaution, pas de risque d'incendie.

Mais ce qui est mieux encore, c'est de ne pas lire au lit.

UN NOUVEL-AN ESCAMOTÉ

BIGRE! le Nouvel-An jadis l'échappa belle. OH! il y a longtemps de cela; c'était au temps de LL. EE.

Un beau jour, en effet, Nos Très Souverains et Redoutés Seigneurs de Berne poussèrent l'audace jusqu'à supprimer le Nouvel-An.

Il y eut bel et bien une année sans Nouvel-An. Ce fut 1701. Cette fois-là, dans notre Pays de Vaud, personne n'aura donné ni reçu d'entremises; il n'y aura pas eu de réjouissance le soir de Sylvestre.

Si Nos Excellences ont supprimé, à leur grand regret peut-être, le premier jour de l'an 1701, n'allez pas cependant croire qu'elles l'ont fait dans le principal but d'empêcher chacun de se divertir et s'amuser? Non! La *patte* de l'ours de Berne, qui nous pesait alors dessus, avait tout bonnement l'intention de faire *patte de velours* avec le calendrier Grégorien et voici pourquoi:

Le calendrier établi par le pape Grégoire XIII, en 1582, et qui porte, à cause de son auteur, le nom de «Calendrier Grégorien» n'a pas d'abord été mis en vigueur chez nous. Ce n'est que vers la fin du XVII^e siècle que LL. EE. de Berne le déclarèrent officiellement en vigueur pour commencer le XVIII^e siècle. Et comme ce calendrier avance de 12 jours sur celui qui était abandonné, LL. EE. durent supprimer les 12 premiers jours de l'année 1701 qui ne commença que le 12 janvier et fut ainsi une année sans Nouvel-An.

Le mandat souverain qui mit en vigueur le calendrier Grégorien, en date du 22 octobre 1700, porte ce qui suit:

MANDAT CONCERNANT LA CORRECTION DU CALENDRIER.

«L'Adoyer et Conseil de la Ville de Berne, nostre salutation promise, Noble, puissant, Cher et fœl Baillif, Estant connu combien l'irrégularité